

Du même auteur

Les invitées, nouvelles (ÉLP Éditeur, Montréal, 2018 pour la version numérique. BOD, Paris, 2019 pour la version papier)

Les petits gouffres, nouvelles (Mercure de France, Paris, 2011), prix Renaissance de la nouvelle 2012.

Dernières lueurs, roman (Mercure de France, Paris, 2008).

Suzanne ou le Récit de la honte, roman (Mercure de France, Paris, 2007), prix Thyde Monnier 2007.

Cantiga Para Ju, Place de la Révolution, théâtre, co-écrit avec Jean-Pierre Sarrazac (Éditions Coimbra Capital Nacional da Cultura – Portugal, et Éditions Xerais de Galicia – Espagne, 2003).

La fin des paysages, récit (Éditions du Laquet, Martel, 2001).

Les Cris, théâtre-récit (Éditions du Laquet, Col. Parole en page, Martel, 1999).

Un homme

Christina Mirjol

UN HOMME

Roman

CM

PRÉFACE

Nous les croisons tous les jours dans les rues de nos villes. Ils ne nous indiffèrent pas, il s'en faut, mais démunis que nous sommes face à leur présence, nous détournons le regard et même si nous ne voulons pas les ignorer, nous ne les connaissons pas. Si proches – ce sont nos villes, nos rues, nos trottoirs, nos entrées d'immeubles – et si radicalement étrangers. Et c'est un homme, pourtant, comme nous, lui, l'étranger. C'est cette évidence que redit le titre – et le roman – de Christina Mirjol, où l'on pourrait entendre l'écho du *Si c'est un homme* de Primo Levi. Car l'univers concentrationnaire, qui arrache à l'homme son humanité, a envahi l'espace de nos villes et gangrène notre propre humanité. Dans cet espace, l'homme de nulle part est partout désormais, dans ses esplanades à ciel et à vent ouvertes, dans ses recoins et ses interstices. Partout où nous sommes, ne sachant que faire de ce « saboteur [...] des dîners entre amis, des matinées tranquilles, du repos mérité, de la douceur de vivre », ce « fauteur de troubles », cherchant l'impossible oubli de sa présence.

Cet homme, un parmi des milliers d'autres, que

le hasard d'un matin glacé a mis sur son chemin, Christina Mirjol ne va pas l'oublier. Elle va aller le chercher, lui l'anonyme par excellence, dans ce non-lieu de la ville, ces trous à rats où il disparaît, pour nous le *présenter*. C'est d'ailleurs lui qui vient la chercher, sans le vouloir ni le savoir, lorsque, rentrée chez elle (elle, la narratrice, elle, l'autrice) après la rencontre, il vient hanter la « pénombre bleue [qui noie] » le salon – ce qui se dit aussi : être interpellée.

L'opération se déroule en deux temps précédés d'un prologue, dans lequel l'homme est d'abord saisi dans sa généralité d'homme des rues. Un archétype, sans domicile fixe entre la ville et ce qu'il reste en elle de nature, entre terre et cosmos, pris dans les rets d'une errance animale, en quête d'une tanière pour la nuit.

Passé ce prologue, le premier temps est celui de la rencontre. Elle n'échappe à la banalité quotidienne que par le froid glacial, et comme surnaturel, qui transperce même celles et ceux à qui leur condition permet de s'en protéger (d'un vêtement chaud, d'une paire de gants). Une apparition déchirante sur une esplanade que les lecteurs familiers de Paris identifieront sans peine, entre cinéma où l'on attend l'ouverture des portes pour la séance du matin et Très Grande Bibliothèque.

Le second temps est plus bouleversant encore.

Le processus d'empathie, vécu et donné à percevoir de l'extérieur dans la première partie, à travers le regard de la narratrice et de son mari, s'intériorise. C'est le passage au je qui manifeste ici l'irremplaçable et sublime pouvoir de la littérature : cet inconnu va se révéler à nous dans son irréductible humanité. Ce n'est pas pour autant une parole réaliste telle que le roman ou le théâtre naturalistes ont pu tenter de la "reproduire". C'est une parole écrite, la parole d'une écrivaine qui ne peut que l'imaginer et, dans un geste inouï, la *délivrer*.

L'homme, cet homme, parle. C'est le propre de l'homme. Et comme il n'a personne à qui parler, il parle à son caddie, son compagnon de tous les jours. Et cette parole traduit ou épouse le mouvement même de sa pensée telle que Christina Mirjol la réinvente.

Ce geste de littérature et d'humanité, soutenu par le renversement du point de vue, la bascule de l'extérieur vers l'intérieur, et le croisement saisissant qui en résulte dans la seconde partie, fait la force du roman, qui culmine dans l'épisode final dont nous laisserons au lecteur le plaisir de la découverte. Plaisir, oui, qui naît de l'évidence d'un tragique sans pathos, héroïque et dérisoire. Un tragique consenti par celui qui « a cessé de vouloir recommencer sa vie » et trouve son apaisement dans l'accomplissement de ces

gestes quotidiens qui tissent, pour en reprendre la formule à Pierre Michon, une « vie minuscule », dont Christina Mirjol fait une épopée, tant la lutte avec les éléments est terrible, en même temps qu'une leçon de vie, tant nous pouvons tous nous y reconnaître – car tout, en somme, est question d'échelle et le minuscule n'est minuscule qu'à la mesure de ce que nous pourrions prendre chez d'autres pour de la grandeur.

Derrière les alexandrins dissimulés, pris dans la trame de la prose – épiques (« Ne reste à tous ceux-là que ce manteau ingrat / tissé d'étoiles distantes, qui ne brille pour personne ») ou triviaux (« À la casse comme on dit, et plus sale qu'une ordure ») –, qui contribuent à donner au texte son rythme singulier, et dont certains ont des accents hugoliens, le roman se donne alors comme le chant de ces nouveaux Misérables qui peuplent nos villes et que nous ne pourrions plus oublier parce que quelqu'un n'aura pas détourné le regard. Celui d'un homme, de tous les hommes.

Joseph Danan

Février 2012.

Reçu ce matin *La photo du mois* de Paul Fave.
Entre autres photos : « des oiseaux ».

Au-dessus de l'enneigement, quatre petits passereaux sur de fines branches attendent...

Un moineau de profil est assis sur ses pattes. Sur les pierres du talus, on imagine transis ses petits doigts crochetés dans la glace et la mousse.

Sur le plat de la glace, un rouge-gorge tend ses pattes. En prolongement du col, son petit bec appelle... Peut-être un cri plaintif.

Sur fond de neige mouillée, un merle frigorifié. Les plumes sont accablées et le bec taciturne. Sur une autre photo, il s'est mis en mouvement pour se désengourdir. Sur une autre, plus loin, son bec orange becquette on se demande quoi !

Un pinson de trois quarts, aux pattes prises dans la neige, a trouvé une petite graine.

Gros plan sur fond de ciel du bec qui tient la graine et du petit œil noir qui exulte.

Accotée à un mur, tournée vers le soleil, engoncée dans ses plumes, une bergeronnette se réchauffe...

« L'hiver pour de vrai », dit le titre de la série.

C.M.

I

Un homme

L'homme s'était mis en boule à des années lumières des planètes où il n'y a pas de vie.

Il était comme une plaie enveloppée de cartons et de morceaux d'étoffe qu'on avait oubliée.

Dans cette partie du monde où il a élu domicile, il n'est pas le bienvenu. Sur les terres les plus riches et donc les plus enviées, se développe en effet de façon synchronique une très grande méfiance à l'égard de l'intrus.

Là où l'homme a pris place, la ruelle est tranquille...

À la tombée de la nuit, après des heures de marche, il s'allonge. Tous ses rêves de départ sont à recommencer. Il est aussi seul qu'un mort.

Sitôt qu'il aperçoit l'emplacement idéal, il s'arrête. Revient dans les parages, une fois, deux fois, trois fois, flairant le même repli qui a comme

épousé son apparence fœtale – un tiers, s’il existait, tel un réel témoin observant son semblable, pourrait le vérifier. Mais en réalité, à force de marcher, l’errance lui colle aux jambes, nomades jusqu’au sang.

Il ouvre des yeux de blatte à l’approche du recoin dont il doit s’emparer, de tel goulot profond dans lequel il se vautre, fourrant ses quatre pattes dans l’ouverture terreuse et palpant du bout des doigts la saillie d’une racine, le tranchant d’une pierre ou l’angle d’un pavé.

C’est entre chien et loup qu’aujourd’hui il manœuvre à l’approche du cul-de-sac qui lui servira de lit, ayant examiné chaque enfilée déserte tel un guerrier prudent.

Il l’aborde et se terre cette fois-ci pour de bon, moulé pour plusieurs jours.

Cette artère étriquée a quelques avantages, observe-t-il : c’est déjà une impasse peu peuplée. L’homme n’aurait pas voulu d’un endroit trop en vue, garant le plus souvent de rivalités, de conflits. Le deuxième avantage est qu’elle est abritée du fait qu’elle est étroite et aussi sans issue. Il n’y a pas de curieux dans cette rue. Il n’a jamais vu de visages. Les yeux dans les yeux, non, la chose n’est jamais arrivée.

L'instant d'après se meurt la brute qui est en lui. Tout autour, le monde dort.

Ces nuits de pure défaite ne prodigueront jamais aucun conseil à l'homme qui se réveille en boule, effrayé à l'idée de devoir se lever, de devoir déplier ses membres cadencés, qui, une fois libérés, iront frayer sans but.

Sous la voûte impassible, la nuit tire son rideau sur tous ceux qui gémissent. Ne reste à tous ceux-là que ce manteau ingrat tissé d'étoiles distantes, qui ne brille pour personne.

Au terme de chaque jour, quand la nuit recommence, l'homme et sa carapace restent toujours soudés, machinalement unis.

Rivé à son carcan, il se carre tant bien que mal. Il a cessé de vouloir recommencer sa vie, préférant s'arrimer au grand cortège céleste, attelé à la grande ourse.

Il n'y a pas de repos pour l'homme de ce trottoir, frappé d'un sommeil court, invariablement aux aguets.

C'est la morsure du froid, ou le vent, ou la pluie, ou le feu trop cinglant d'une torche en patrouille, qui parfois, en pleine nuit, le réveille brusquement. Qu'il se mette tout en boule sous son

toit de cartons et que le vent se lève... et hop ! il est à découvert et un grand froid humide pénètre dans sa couche, au milieu de ses vêtements...

Chaque nuit est différente dans sa fragmentation, et plus exténuante qu'une veille intégrale.

Le ciel, au lever du jour, étend son immensité intraitable, n'épargnant ni n'aidant celui qui doit vivre coûte que coûte. Il faut pourtant quitter, invariablement, chaque jour, les lieux qui par nature ne sont pas favorables à une halte prolongée. Fût-ce le meilleur endroit, le plus parfait du monde, il ne fait aucun doute que l'homme, quoi qu'il arrive, ne veuille l'occuper trop longtemps, habitué qu'il est à relancer chaque jour sa marche perpétuelle.

Le réveil est ainsi, tous les jours de sa vie, une entrée dans le vif pour l'homme de la ruelle. Il doit recommencer, mettre son corps debout, extirper du néant son âme ratatinée. Il doit compter chaque jour sur l'état déplorable de ses pieds, repasser par l'exil, s'évader en sous-main, incessamment en fuite sur la ligne de départ et sans droit devant le mur. Il n'a pas de ticket, il est l'homme sans papiers, l'homme sans valises qui guette, un voleur, un fraudeur, un détrousseur de lits, qui glisse, qui se faufile, s'assoit clandestinement sur le terrain

d'autrui, s'y installe, vole sa place, un saboteur en somme des dîners entre amis, des matinées tranquilles, du repos mérité, de la douceur de vivre, et un fauteur de troubles. Il est l'homme anonyme au destin criminel, sentinelle transparente que l'on montre du doigt, responsable, cela va de soi, de son mauvais départ, responsable de sa honte, coupable de toutes les fautes.

Le réveil est ainsi, pour l'homme de la ruelle, tous les jours de sa vie la montagne se renverse, le fleuve sort de son lit, le vent emporte les toits, le feu noircit les bois des collines verdoyantes, chaque jour une avalanche, un orage qui approche, un impact de foudre. Puis, la montée du jour fait son œuvre de sauvetage, débarrasse les décombres, dissout les dernières ruines, l'homme est déjà debout, il n'a pas le temps de pleurer et c'est un jour de plus, il est vivant, vivant, et c'est encore la vie. Sa vie. Il est l'heure se dit-il, c'est maintenant qu'il fait jour, après il fera nuit ! Allez ! dit-il encore, c'est l'heure, il faut y aller !

Rassemblant ses cartons autour de sa plaie vive, Il se met donc en route...

Penché au bord du toit, l'oiseau regardait l'homme et suivait son manège, chaque matin.

